

CONTES ETIOLOGIQUES

Contes des

« *pourquoi et des comment* »

On parle de conte ou de récit étiologique lorsqu'une histoire, orale ou écrite, a pour but de donner une explication imagée à un phénomène ou une situation dont on ne maîtrise pas l'origine. Par exemple : Pourquoi les chiens n'aiment-ils pas les chats ?

Les contes étiologiques expliquent l'origine du monde, des paysages, de l'homme, des animaux, des plantes... On en trouve de nombreux exemples dans la Bible ainsi que dans les Métamorphoses d'Ovide. Aujourd'hui, les contes étiologiques sont souvent associés à la littérature enfantine. *Les Histoires comme ça* de Kipling en sont l'exemple le plus connu.



Chaque vision étant typique de l'environnement qui lui est propre, chaque culture possède la sienne. On trouvera donc régulièrement plusieurs versions pour un même motif (comment les hommes découvrirent le feu, pourquoi la mer est salée...)

POURQUOI LES ANIMAUX ONT UNE QUEUE !



Aussi incroyable que cela puisse paraître, il fut un temps où les animaux n'avaient pas de queue.

Vous avez bien entendu : pas de queue. Ni le renard, ni l'âne, ni le lapin, ni le chien, ni les autres. Et cela les rendait fort tristes.

Imaginez la surprise de tout ce petit monde lorsqu'on annonça qu'une grande foire allait avoir lieu, et qu'on allait y vendre, devinez quoi : des queues !

- Il faut que j'y sois le premier, pensa le renard.

Et il partit ventre à terre, courant plus vite qu'il ne l'avait jamais fait. Il arriva bon premier à la foire.

Des queues, il y en avait, oui, et de toutes sortes : des grandes, des minces, des courtes, des longues. Sans parler des queues en forme de feuille, de pompon ou de ficelle, des queues lisses comme le verre ou aussi râpeuses que le bois.

C'était merveilleux de voir cela, et le renard eut tout loisir de choisir la plus rousse, la plus touffue, en un mot la plus belle.

Sur le chemin du retour, il rencontra le chien qui loucha sur le panache roux.

- Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

- Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, gloussa le renard.

Le chien courut à la foire et se trouva, ma foi, une assez belle queue, pareille à un gros plumeau noir. S'en retournant chez lui, il rencontra le chat, qui loucha sur le plumeau noir.

- Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

- Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, claironna le chien.

Le chat courut à la foire et se trouva, ma foi, une assez belle queue, rayée comme le pelage du zèbre et qui ressemblait à un serpent soyeux.

Au retour, il rencontra le cheval, qui loucha sur le serpent soyeux.

- Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

- Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, ricana le chat.

Le cheval courut à la foire et dut fouiller longtemps pour trouver, ma foi, une assez belle queue, toute de crins immenses, semblable à une grande barbe de maïs.

Il s'en allait chez lui quand il rencontra la vache, qui loucha sur la longue barbe de maïs.

- Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

- Plus beaucoup, commère. Et les dernières ne sont pas bien belles, soupira le cheval.

La vache courut donc à la foire. C'était vrai. Les plus belles queues étaient parties ! Elle fureta, fouina, et finit tout de même par dénicher une queue, un peu ridicule, ma foi, en forme de corde effilochée. Bah ! Pour chasser les mouches, pensa-t-elle, c'était bigrement suffisant.

Tous les animaux défilèrent les uns après les autres, et le tas de queues diminua, diminua. Enfin, beaucoup plus tard, arriva le cochon, encore essoufflé de sa longue course, et bon dernier.

- Il n'y aura plus de queue, pleurnichait-il, et je serai le seul à ne pas avoir l'arrière-train garni !

Mais si ! Il en restait une. Une misérable et ridicule petite queue en tire-bouchon. Croyez-vous qu'il en eût du chagrin ? Point du tout. Il se l'attacha sur le champ et s'en retourna chez lui, fier comme un pape.

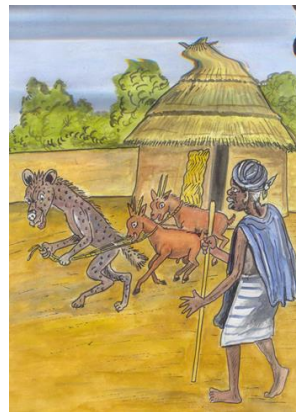
C'est ainsi que les animaux ont trouvé leur queue. C'est ainsi et pas autrement.

« Mille Ans de contes d'animaux », éditions Milan 1993

L'hyène et les chèvres

de la vieille femme

Origine de la collecte : Mali



Il était une fois, dans un village, une vieille femme. Elle possédait beaucoup de chèvres. C'étaient de grandes et grasses chèvres. Comme ses chèvres, en bêlant et en gambadant sur les toits des maisons, embêtaient trop ses voisins du village, la vieille femme alla fonder un autre village où elle habitait toute seule, au milieu de ses chèvres.

C'était l'occasion qu'espérait Surukuba l'hyène qui, depuis longtemps, brûlait de croquer les chèvres de la vieille femme. Elle ne pouvait pas, parce que simplement elle en avait envie, aller comme ça, les prendre et les manger. Le lion, le roi des animaux, lui demanderait de s'expliquer ! Alors, un jour, où Surukuba l'hyène se promenait dans la brousse, cherchant une idée, une raison de manger les chèvres de la vieille femme sans qu'on ait à lui demander des comptes. Alors qu'elle se grattait la tête, elle vit un oiseau. Elle sauta et le captura. « Tiens, se dit-elle. Je vais donner ce volatile à la vieille femme. Si elle le mange, j'aurai un bon prétexte pour dévorer ses chèvres à belles dents ! ». Elle courut chez la vieille femme et lui dit :

- Bonjour grand-mère. Comme tu es vieille et sans force, et qu'il est de notre devoir à nous les jeunes, d'aider les personnes âgées, je t'offre cet oiseau. Mange-le, ça te fera du bien.

La vieille grand-mère prit l'oiseau, mais comme elle n'était pas bête, elle alla le cacher dans le toit de sa case.

Dès le lendemain, voici l'hyène qui revient sur ses pas, toute joyeuse, pensant que, puisque la vieille femme avait mangé son oiseau, elle pourrait à son tour dévorer ses chèvres :

- Bonjour vieille femme. Bonjour à mon oiseau !
- Ton oiseau ? lui demanda la vieille femme avec l'air faussement étonné, je croyais que tu me l'avais donné !
- Ah non ! Ah non ! Mon oiseau, je te l'avais seulement confié. Et si tu l'as mangé, tu vas le payer avec tes chèvres !
- Non, Surukuba. Je n'ai pas mangé ton oiseau. Il est là, dans le toit de ma case. Va le prendre !
- Comme les grands-mères ne comprennent rien de rien ! Je plaisantais avec toi quand j'ai dit que tu allais le payer. Mange-le donc, cet oiseau. C'est pour toi. Foi d'hyène !

Pour autant, la vieille femme ne voulut pas manger l'oiseau. Chaque matin, l'hyène venait lui dire :

- Bonjour grand-mère ! Bonjour à mon oiseau !

Et quand la vieille femme lui disait de le reprendre, l'hyène refusait et s'en allait. Cela dura pendant longtemps, très longtemps.

Jusqu'au jour où la vieille grand-mère étant partie dans la brousse chercher du bois mort, sa petite fille venue du village voisin pendant son absence vit l'oiseau et le mangea. On ne sut jamais qui rapporta la nouvelle à Surukuba l'hyène. Mais ce jour-là, Surukuba l'hyène n'attendit même pas le lendemain. Dès l'après-midi, elle arriva toute joyeuse chez la vieille femme.

- Bonjour vieille femme ! Bonjour à mon oiseau !

Toute tremblante, la vieille grand-mère lui dit :

- Ton oiseau, ma petite-fille l'a mangé !
- Ah bon, Eh bien puisque ta petite fille a mangé mon oiseau, moi aussi, je vais prendre une de tes chèvres que je vais manger avec ma famille !

L'hyène prit deux chèvres et les emporta.

Le lendemain, elle revint chez la vieille femme :

- Bonjour vieille femme ! Bonjour à mon oiseau !
- Ton oiseau, je t'ai dit que ma fille l'a mangé !
- Eh bien, si ta fille l'a mangé, moi aussi, je vais manger trois de tes chèvres !

L'hyène emporta trois chèvres chez elle qu'elle mangea avec sa famille. Cela dura pendant longtemps. A la fin, il ne restait plus qu'une seule chèvre dans l'enclos de la vieille grand-mère.

Entre temps, le lion qui passait par là, le lion vit la vieille grand-mère, qui pleurait. Il lui demanda :

- Grand-mère, qu'est-ce qui t'arrive donc ? La vieille femme lui expliqua que l'hyène lui avait donné un oiseau que sa petite fille avait mangé.
- Et depuis, dit-elle, tous les jours, l'hyène vient enlever mes chèvres. Quand il n'y en aura plus, c'est moi-même qu'elle va dévorer à belles dents !

Le lion alors lui dit de cacher dans sa case la chèvre qui restait et de l'attacher, lui, le lion, à sa place, dans l'enclos.

- L'hyène viendra me trouver ici et on va voir ce qu'on va voir ! ajouta-t-il en souriant.

C'est ce que la vieille grand-mère fit.

Ce jour-là, Surukuba l'hyène n'attendit même pas le matin pour venir. Elle vint dès le crépuscule.

Or, au crépuscule, l'hyène voit mal.

- Bonjour vieille femme ! Bonjour à mon oiseau !
- Ton oiseau, je te l'ai déjà dix mille fois, ton oiseau, ma petite-fille l'a mangé !
- Eh bien ! si ta petite fille a mangé mon oiseau, moi aussi, je vais croquer tes chèvres.
- Il n'en reste plus qu'une seule. Va la prendre !
- C'est ce que je vais faire.

Et l'hyène alla détacher ce qu'elle croyait être une chèvre. La voici en train de la conduire chez elle.

Soudain, alors qu'elle marchait devant ce qu'elle pensait être une chèvre, elle se ravisa :

- Mon Dieu ! Je ne comprends rien. Les autres chèvres que j'ai amenées chez moi, en marchant derrière moi faisaient craquer leurs articulations kumata kumata ! Celle-là, elle marche comme un félin ! Est-ce vraiment une chèvre ?

Le lion fit craquer ses articulations. Rassurée, l'hyène continua son chemin.

Mais quelques instants après, elle s'arrêta de nouveau :

- Mon Dieu ! Mon Dieu ! Moi, je ne comprends rien du tout. Les autres chèvres que j'ai amenées chez moi, que j'ai dévorées de belles dents, avec ma famille, ma femme et mes enfants, ont bêlé au moins une fois, elles. Mais celle-là, elle n'a pas bêlé une seule fois ! Est-ce une chèvre, vraiment ?

Le lion essaya de bêler mais ce fut un grand rugissement qui lui échappa.

Et l'hyène se sauva à toutes pattes. Le lion ne la laissa pas s'en tirer à si bon compte. Il la poursuivit, l'attrapa et lui assena un grand coup de patte sur son arrière-train. Il le fit et le refit plusieurs fois. Si bien que Surukuba l'hyène en garda l'arrière-train bas, tout bas, toujours bas. Même de nos jours encore.



L'ENFANT D'ÉLEPHANT

Rudyard Kipling

Imagine-toi qu'au temps jadis, l'Éléphant, n'avait pas de trompe. Il n'avait qu'un nez noiraud, courtaud, gros comme une botte, qu'il pouvait tortiller de droite et de gauche, mais pas ramasser des choses avec.

Or, il y avait un éléphant – un Éléphant tout neuf – un Enfant d'Éléphant – plein d'une insatiable curiosité ; cela veut dire qu'il posait toujours un tas de questions. Et il demeurait en Afrique.

Un beau matin, cet insatiable Enfant d'Éléphant fit une belle question qu'il n'avait jamais faite encore. Il demanda :

- Qu'est-ce que le Crocodile mange pour dîner ?

Là-dessus, tout le monde lui dit : « Chut ! » à haute et terrible voix, et on se mit à le cogner sans perdre une minute ni s'arrêter pendant longtemps.

Un peu plus tard, quand ce fut fini, il tomba sur l'oiseau Kolokolo perché dans un buisson d'épines et il dit :

- Mon père m'a cogné et ma mère m'a cogné ; tous mes oncles et tantes m'ont cogné de même pour mon insatiable curiosité ; n'empêche que je veux savoir ce que le Crocodile a pour dîner !

Alors l'oiseau Kolokolo dit, avec un cri lamentable :

- Va sur les rives du grand fleuve Limpopo. Il est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre. Cherche là !

Dès le matin suivant, cet insatiable Enfant d'Éléphant prit cent livres de bananes (de la petite espèce courte et rouge), cent livres de canne à sucre (de la longue espèce violette) et dix-sept melons (de l'espèce verte et craquelée), et dit à tous les siens :

- Au revoir ! Je vais au grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre, pour savoir ce que le Crocodile mange pour dîner...

La première chose qu'il trouva fut un Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, enroulé autour d'un rocher.

- Fait'excuse, dit l'Enfant d'Éléphant avec la plus grande politesse ; mais auriez-vous vu rien qui ressemble à un Crocodile dans ces parages ?

- Si j'ai vu un Crocodile ! s'écria le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher d'un ton de mépris écrasant. Qu'est-ce que vous allez me demander encore, après cela ?

- Fait'excuse, dit l'Enfant d'Éléphant, mais auriez-vous la bonté de me dire ce qu'il mange pour dîner ?

Là-dessus le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher se détortilla très vite du rocher et cogna l'Enfant d'Éléphant de son écailleuse et fouettante queue.

- C'est drôle, dit l'Enfant d'Éléphant, car mon père et ma mère, ainsi que mon oncle et ma tante, sans parler de mon autre tante, la Girafe, et de mon autre oncle, le Babouin, m'ont cogné tous pour mon insatiable curiosité – et je pense qu'ici c'est la même chose.

De sorte qu'il prit congé avec la plus grande politesse du Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, après l'avoir aidé à se reboudiner autour de son rocher.

Puis continua, un peu congestionné, mais pas étonné du tout, mangeant des melons dont il semait l'écorce, parce qu'il ne pouvait pas la ramasser jusqu'à ce qu'il posât le pied sur ce qu'il prit pour une souche au bord même du fleuve Limpopo qui est comme de l'huile, gris-vert et tout bordé d'arbres à fièvre.

Mais c'est bel et bien le Crocodile, et le Crocodile cligna d'un œil – comme ceci !

- Fait' excuse, dit l'Enfant d'Eléphant avec la plus grande politesse, mais vous serait-il arrivé de voir un Crocodile dans ces parages ?

Là-dessus, le Crocodile cligna de l'autre œil et souleva à demi sa queue hors de la vase ; et l'Enfant d'Eléphant se recula avec la plus grande politesse, car il n'avait pas envie d'être cogné de nouveau.

- Viens çà, petit, dit le Crocodile ; pourquoi fais-tu de ces questions-là ?

- Fait' excuse, dit l'Enfant d'Eléphant avec la plus grande politesse, mais mon père m'a cogné, ma mère m'a cogné, sans parler de ma grande tante l'Autruche, de mon gros oncle l'Hippopotame, de ma tante la girafe qui rue si fort, ni de mon oncle poilu le Babouin, sans oublier le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher, à l'écailleuse et fouettante queue, là-bas au tournant de la berge, qui cogne plus fort que tout le monde ; c'est pourquoi, si cela ne vous faisait rien, j'aimerais mieux ne plus être cogné pour aujourd'hui.

- Viens çà, petit, dit le Crocodile, car le crocodile, c'est moi.

Et il versa les larmes de Crocodile pour montrer qu'il disait vrai.

Alors l'Enfant d'Eléphant en eut l'haleïne coupée et, tout soufflant, s'agenouilla sur la berge et dit :

- Vous êtes la personne même que je cherche depuis de si longs jours. Voudriez-vous, s'il vous plaît, me dire ce que vous mangez pour dîner ?

-Viens çà, petit, dit le Crocodile, et je vais te dire à l'oreille.

Alors l'Enfant d'Eléphant approcha sa tête tout près de la gueule dentue et musquée du Crocodile, et le crocodile le happa par son petit nez, lequel, jusqu'à cette semaine, ce jour, cette heure et cette minute-là, n'était pas plus grand qu'une botte.

- Je crois, dit le Crocodile - et il dit cela entre ses dents - je crois qu'aujourd'hui je commencerai par de l'Enfant d'Eléphant.

A ces mots, l'Enfant d'Eléphant se sentit fort ennuyé, et il dit, en parlant du nez comme ceci :

- Laisser - boi aller ! fous be faides bal !

Alors le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher descendit la berge dare-dare et dit :

- Mon jeune ami, si vous ne tirez pas dès maintenant, sur-le-champ, aussi fort que vous pouvez j'ai grand peur que ce vieil ulster de cuir à grands carreaux vous précipite en ce courant limpide, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire « ouf ! ».

Alors l'Enfant d'Eléphant s'assit sur ses petites hanches et tira, tira, tira encore, tant si bien que son nez commença à s'allonger. Et le Crocodile s'aplatit dans l'eau à grands coups de queue qu'il fouettait comme la crème, et lui aussi tira, tira, tira. Et le nez de l'Enfant d'Eléphant continuait à s'allonger ; et l'Enfant d'Eléphant se cala sur toutes ses quatre petites pattes et tira, tira, tira encore, et son nez continuait toujours à s'allonger, et le Crocodile godilla de la queue comme d'un aviron, et lui aussi tira, tira, tira encore, et, à chaque effort, le nez de l'Enfant d'Eléphant s'allongeait de plus en plus – et cela lui faisait mal.

Puis l'Enfant d'Eléphant sentit ses pieds glisser, et il dit, en parlant du nez, ce nez qui avait maintenant près de cinq pieds de long :

- C'est drop. Je n'y diens blus !

Alors le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher descendit sur la berge et se noua en deux demi clefs autour des jambes de derrière de l'Enfant d'Eléphant et dit :

- Voyageur téméraire et dépourvu d'expérience, nous allons maintenant donner pour de bon un peu de haute pression, parce que, autrement, j'ai dans l'idée que ce cuirassé à hélice et pont blindé que voilà va compromettre irréparablement votre brillant avenir.

Alors il tira, et l'Enfant d'Eléphant tira, et le Crocodile tira, mais l'Enfant d'Eléphant et le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher tirèrent le plus fort : et, à la fin, le Crocodile lâcha le nez de l'Enfant d'Eléphant avec un *plop* qu'on entendit du haut en bas du fleuve Limpopo.

Alors l'Enfant d'Eléphant s'assit raide et dur. Mais il commença par dire « Merci » au Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher et fut gentil ensuite pour son pauvre nez qu'il enveloppa tout au long d'une compresse de feuilles de bananier fraîches et laissa prendre au frais dans le grand fleuve Limpopo qui est comme de l'huile et gris-vert.

- Pourquoi faites-vous ça ? dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher.

- Fait'excuse, dit l'Enfant d'Eléphant, mais mon nez est vilainement déformé et j'attends qu'il reprenne son galbe.

- Alors tu attendras longtemps, dit le Serpent-Python-Bicolore-de-Rocher. Il y a des gens qui ne connaissent pas leur bonheur.

L'Enfant d'Eléphant resta là trois jours assis, attendant que son nez diminue. Mais ce nez ne diminuait pas et même il le faisait loucher.

Car, tu as saisi et compris que le Crocodile, à force de tirer, en avait fait bel et bien une trompe, telle que tous les Eléphants portent aujourd'hui.



COMMENT LE CORBEAU EST DEVENU NOIR

Il y a très, très longtemps, quand la terre et ses habitants étaient encore jeunes, les corbeaux étaient tous blancs comme neige. En ce temps-là, les hommes n'avaient ni chevaux, ni fusils, ni armes en métal. Mais ils dépendaient pourtant de la chasse au bison pour manger et survivre.

Il était difficile, aléatoire et dangereux de chasser le bison à pied, avec des armes à pointe de pierre.

Les corbeaux rendaient les choses encore plus difficiles aux chasseurs, car ils étaient les amis des bisons. Ils montaient très haut dans le ciel, au-dessus de la prairie, d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait.

A chaque fois qu'un chasseur s'approchait d'un troupeau, les corbeaux volaient jusqu'à leurs amis et se perchait entre leurs deux cornes, ils les mettaient en garde :

- Croa, croa, croa, chers cousins, voici venir des chasseurs. Ils sont en train de ramper dans le ravin qui est là-bas. Ils sont derrière cette colline. Attention ! Croa, croa, croa!

En les entendant, les bisons s'enfuyaient au galop, et alors, les gens mouraient de faim.

Les indiens se réunirent donc en conseil pour décider quoi faire. Parmi les corbeaux, il en était un énorme, deux fois plus gros que tous les autres, qui était leur chef.

Pendant le conseil, le vieux sage se leva et suggéra ceci :

- Il nous faut prendre le grand corbeau blanc et lui donner une bonne leçon. Nous n'avons que cette solution, ou bien nous allons continuer à avoir faim.

Il prit une grande peau de bison, entière, avec la tête et les cornes, et il la posa sur les épaules d'un jeune brave, en disant :

- Mon neveu, glisse-toi parmi les bisons. Ils te prendront pour l'un des leurs, et ainsi tu pourras capturer le grand corbeau blanc.

Ainsi déguisé en bison, le jeune indien se faufila au milieu du troupeau et fit semblant de brouter. Les grands animaux hirsutes ne lui prêtèrent pas la moindre attention.

Ensuite les chasseurs quittèrent leur campement et le suivirent, leur arcs tous prêts. Comme ils s'approchaient du troupeau, les corbeaux s'en vinrent, comme d'habitude, prévenir les bisons :

- Croa, croa, croa, chers cousins, les chasseurs viennent pour vous tuer. Gardez-vous de leurs flèches. Croa, croa, croa !

Et, comme d'habitude, tous les bisons de s'enfuir au galop..... Tous, sauf bien sûr le jeune chasseur sous sa peau hirsute, qui faisait semblant de continuer à brouter. Le grand corbeau blanc vint donc se percher sur les épaules du chasseur et battant des ailes, il lui dit :

- Croa, croa, croa, mon frère, es-tu sourd ? Les chasseurs sont tout près, juste de l'autre côté de la colline. Sauve-toi !

Mais, à ce moment-là, le jeune chasseur laissa tomber sa peau de bison et s'empara de grand corbeau en le saisissant par les pattes.

Puis il prit un lien de peau, lui attacha les deux pattes ensemble et attachait l'autre extrémité à une grosse pierre. Le corbeau se débattait tant qu'il pouvait, mais en vain.

Les indiens de nouveau tinrent conseil.

- Qu'allons-nous faire de ce sale corbeau, qui nous a affamés tant de fois ? Je vais le brûler ! s'écria un chasseur en colère.

Et avant qu'on ait pu faire le moindre geste, il arracha le corbeau des mains du jeune chasseur et le plongea dans le feu du conseil, avec sa pierre et sa lanière de cuir.

- Ça t'apprendra ! lui dit-il.

Bien entendu, le lien qui l'attachait à la pierre brûla complètement presque tout de suite, et le grand corbeau réussit à s'envoler.

Mais il était un peu roussi, et certaines de ses plumes étaient carbonisées.

Il était toujours aussi gros, mais il n'était plus blanc.

- Croa, croa, croa !, cria-t-il en s'envolant du plus vite qu'il pût. Jamais je ne recommencerai ; je n'avertirai plus les bisons, Je vous le promets, Croa croa croa !

C'est ainsi qu'il réussit à s'échapper. Mais, depuis ce temps-là, tous les corbeaux sont noirs.

Raconté par les Sioux Brûlés
<http://www.culture-amerindiens.com/>



MAHURA, LA FILLE QUI TRAVAILLAIT TROP



En ce temps-là, le Ciel vivait sur la Terre.

Ses fils, les Nuages, tourbillonnaient et roulaient au ras du sol, s'accrochant aux branches d'acacias.

Sa fille, la Pluie, adorait arroser le monde du haut des grands palmiers et son plus grand plaisir était de se mêler aux eaux joyeuses des fleuves.

D'ailleurs, en bons voisins, le Ciel et la Terre se rendaient de menus services. Par exemple, quand la sécheresse sévissait, la Terre s'adressait directement au Ciel pour arroser ses champs et abreuver ses bêtes? Et le Ciel lui envoyait sa fille la Pluie...

Mais un jour, la Terre eut une fille, Mahura.

Aussi intelligente que belle et très attachée à sa mère, Mahura sortait son grand mortier de la case maternelle et pilait, écrasait, broyait les grains de mil et les racines de manioc.

Elle pilait, pilait, inlassablement.

Mais le pilon était long, si long, que chaque fois qu'elle le soulevait, il venait cogner douloureusement le front du Ciel.

« Oh ! Pardon, Ciel ! s'excusait-elle. Veux-tu te pousser un peu ? Je n'ai pas assez de place pour mon pilon. »

Et le Ciel, maugréant et se frottant la bosse qu'il avait au front, se haussait un peu.

Mahura poursuivait sa besogne. Un, deux, trois coups de pilon !

« Ah ! Pardon, Ciel ! s'exclamait la jolie fille toute à son ouvrage. Pousse-toi encore veux-tu ? »

Et le ciel de se hausser encore, aussi furieux qu'embarrassé. Que faire, en effet, contre une fille qui travaille avec tant d'ardeur? Mahura, quant à elle, pilait toujours. Et plus elle pilait, plus le pilon s'allongeait, s'allongeait, et heurtait le Ciel qui s'éloignait chaque soir un peu plus, emportant avec lui ses fils, les Nuages facétieux, et sa fille, la Pluie, qui pleurait, qui pleurait...

Tous les jours, la même scène se renouvelait. Il n'en pouvait vraiment plus, le Ciel ! Son front était tout bosselé et tuméfié par le pilon de Mahura. Un soir, il résolut d'en finir. Il venait de recevoir tant de coups qu'il se fâcha ! « Ah, tenez, je vous abandonne ! Prenez-la donc, votre Terre, et gardez-la pour vous ! Là où je vais, foi de Ciel, jamais pilon ne m'atteindra ! Adieu ! » Rappelant alors à lui les myriades de petits nuages et la Pluie désolée d'abandonner fleuves et marigots, le Ciel s'en alla si haut, si haut, que la Terre s'en inquiéta... Et s'il allait disparaître ?

Mahura, elle, resta près de sa mère avec son pilon, son mortier et ses grains. Un jour pourtant, le Ciel lui manqua. Les nuages la saluaient trop loin à présent, et la jolie Pluie n'avait plus aucune conversation tant elle était fatiguée tombant de si haut.

Alors Mahura voulut se faire pardonner.

Dans l'eau du fleuve elle trouva une énorme pépite d'or et au fond d'une caverne elle ramassa un beau caillou d'argent.

A la pépite, elle donna le nom de soleil et au caillou celui de lune. Puis elle les expédia tout là-haut avec des messages d'amitié pour le Ciel.

Mais le Ciel, lui, jamais ne revint sur Terre...

Si vous ne croyez pas cette histoire, levez donc la tête un soir d'été. Vous vous apercevrez alors que les étoiles, si brillantes au firmament, ne sont que les cicatrices des coups portés par Mahura au front du ciel ! D'ailleurs ne dit-on pas de la Lune qu'elle brille comme l'argent et du soleil qu'il est d'or ?

POURQUOI LA MER EST SALEE !



Il y a fort longtemps vivaient en Chine deux frères. Wang, l'aîné, était le plus fort et brimait sans cesse son cadet. À la mort de leur père, les choses ne s'arrangèrent pas et la vie devint intenable pour Wang-cadet. Wang-l'aîné accapara tout l'héritage du père : la belle maison, le buffle et tout le bien. Wang-cadet n'eut rien du tout et la misère s'installa bientôt dans sa maison.

Un jour, il ne lui resta même plus un seul grain de riz. Il fut donc obligé de se rendre chez son frère pour ne pas mourir de faim. Arrivé sur place, il le salua et lui parla en ces termes : « Frère aîné, prête-moi un peu de riz. » Mais son frère, qui était très avare, refusa tout net de l'aider et le cadet repartit bredouille.

Ne sachant que faire, Wang-cadet s'en alla pêcher au bord de la mer jaune. La chance n'était pas de son côté, car il ne parvint pas à attraper le plus petit poisson. Il rentrait chez lui les mains vides, la tête basse, le cœur lourd quand soudain, il aperçut une meule au milieu de la route. « Ça pourra toujours servir ! » pensa-t-il en ramassant la meule, et il la rapporta à la maison.

Dès qu'elle l'aperçut, sa femme lui demanda : « As-tu fait bonne pêche ? Rapportes-tu beaucoup de poissons ?

– Non, femme ! Il n'y a pas de poisson. Je t'ai apporté une meule.

– Wang-cadet, tu sais bien que nous n'avons rien à moulin : il ne reste pas un seul grain à la maison. »

Wang-cadet posa la meule par terre et, de dépit, lui donna un coup de pied. La meule se mit à tourner, à tourner et à moulin. Et il en sortait du sel, des quantités de sel. Elle tournait de plus en plus vite et il en sortait de plus en plus de sel.

Wang-cadet et sa femme étaient tout contents de cette aubaine tandis que la meule tournait, tournait et le tas de sel grandissait, grandissait. Wang-cadet commençait à avoir peur et se demandait comment il pourrait bien arrêter la meule. Il pensait, réfléchissait, calculait, il ne trouvait aucun moyen. Soudain, il eut enfin l'idée de la retourner, et elle s'arrêta.

À partir de ce jour, chaque fois qu'il manquait quelque chose dans la maison, Wang-cadet poussait la meule du pied et obtenait du sel qu'il échangeait avec ses voisins contre ce qui lui était nécessaire. Ils vécurent ainsi à l'abri du besoin, lui et sa femme.

Mais le frère aîné apprit bien vite comment son cadet avait trouvé le bonheur et il fut assailli par l'envie. Il vint voir son frère et dit : « Frère-cadet, prête-moi donc ta meule. » Le frère cadet aurait préféré garder sa trouvaille pour lui, mais il avait un profond respect pour son frère aîné et il n'osa pas refuser.

Wang-l'aîné était tellement pressé d'emporter la meule que Wang-cadet n'eut pas le temps de lui expliquer comment il fallait faire pour l'arrêter. Lorsqu'il voulut lui parler, ce dernier était déjà loin, emportant l'objet de sa convoitise.

Très heureux, le frère aîné rapporta la meule chez lui et la poussa du pied. La meule se mit à tourner et à moudre du sel. Elle moulut sans relâche, de plus en plus vite. Le tas de sel grandissait, grandissait sans cesse. Il atteignit bien vite le toit de la maison. Les murs craquèrent. La maison allait s'écrouler.

Wang-l'aîné prit peur. Il ne savait pas comment arrêter la meule. Il eut alors l'idée de la faire rouler hors de la maison, qui était sur une colline. La meule dévala la pente, roula jusque dans la mer et disparut dans les flots.

Depuis ce temps-là, la meule continue à tourner au fond de la mer et à moudre du sel. Personne n'est allé la retourner.

Et c'est pour cette raison que l'eau de la mer est salée.

Collectif, Contes d'Asie, ill. Delphine Bodet, rue des enfants